

BS 513

V5

v. 2

1890-91

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE



BAR LE DUC



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

LES LIVRES SAINTS

ET

LA CRITIQUE RATIONALISTE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DES ATTAQUES CONTRE LA BIBLE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TEMPS MODERNES.

LIVRE SECOND.

LES ATTAQUES DES DÉISTES ANGLAIS CONTRE LA BIBLE

CHAPITRE I^{er}.

LES ORIGINES DU DÉISME EN ANGLETERRE.

HERBERT DE CHERBURY. — CHARLES BLOUNT.

Les révolutions religieuses qui s'étaient accomplies en Angleterre, à la suite de la révolte de Henri VIII contre l'Église, y avaient porté un coup profond à l'antique foi chrétienne. Le motif principal de la rupture du roi avec le pape, ce fut la fougue des passions effrénées

LIVRES SAINTS. — T. II.

1

007746

de ce prince : il avait défendu d'abord contre Luther la cause catholique avec une ardeur qui lui avait mérité le titre de « défenseur de la foi, » et puis il avait abandonné cette cause sainte pour satisfaire ses penchants dissolus. Il imposa violemment à ses sujets un changement de religion. Sa fille, la reine Élisabeth, ne fut ni moins tyrannique ni moins violente. Après s'être fait sacrer par un évêque catholique, elle établit le protestantisme par le fer et par le feu. Beaucoup d'Anglais, nés catholiques, devenus schismatiques sous Henri VIII, redevenus catholiques sous le règne de sa fille Marie, se firent anglicans sous le règne d'Élisabeth. Qui change ainsi de religion n'a plus guère de foi. Les sectes se multiplièrent bientôt avec rapidité. L'incrédulité put germer facilement dans cette terre si remuée et bouleversée.

Entre l'incrédulité et le socinianisme, il n'y a qu'une nuance. Or l'Angleterre avait reçu et fêté Pierre Martyr, Lelio Socin, Bernardino Ochino, Giordano Bruno ; tous ces incroyables et hérétiques italiens y apportèrent le levain de l'impiété et l'infestèrent de leurs erreurs. Les révolutions politiques n'ébranlèrent guère moins les esprits que les troubles religieux. La Grande-Bretagne semblait avoir perdu son équilibre, elle oscillait perpétuellement dans les sens les plus opposés. C'est de cet état de choses que sortit ce qu'on a appelé le déisme. Au milieu de ces conflits religieux, de ces fluctuations et de ces variations incessantes, la vérité semblait obscurcie et confondue avec l'erreur et le faux. Il y eut des esprits qui se demandèrent alors si ce qui constitue

l'essence de la religion n'est point au-dessus des vagues mobiles de l'opinion, au-dessus des intérêts changeants de la politique et des mesquines passions des hommes, au-dessus de l'Écriture elle-même. Au milieu de ce chaos d'affirmations contradictoires, que les diverses sectes protestantes, en Angleterre et dans les autres contrées de l'Europe, prétendaient également prouver par l'autorité de la Bible, n'y aurait-il point quelques propositions fondamentales à l'abri de toute contestation, des vérités indubitables que l'on pourrait asseoir, non plus sur des textes interprétés selon le caprice de chaque partie intéressée, mais sur la raison même ? Ne pourrait-on pas, en un mot, fonder la religion, non sur la révélation ou l'Écriture que chacun tirait à son sens, mais sur la vérité rationnelle, en la démêlant avec soin et de la révélation et de la vraisemblance et de la probabilité ? Telle fut la question que se posa, en particulier, lord Herbert, baron de Cherbury, le père du déisme anglais. Il la résolut en proposant une religion purement naturelle, indépendante de toute révélation ; c'est ce qu'on a appelé le « déisme. »

Pour se rendre compte du développement du déisme en Angleterre, il faut remonter jusqu'au chancelier François Bacon de Vérulam (1561-1626)¹. Le célèbre

¹ Les meilleures éditions des œuvres de François Bacon sont celles de Basile Montagu, *Works of Francis Bacon*, 17 in-8°, Londres, 1825-1834 ; de R. L. Ellis, J. Spedding et D. D. Heath, *Works*, 2^e édit., 7 in-8°, Londres, 1870. — Sur sa vie, voir J. Spedding, *Letters and Life of Lord Bacon*, 7 in-8°, Londres, 1862-1874 ; Montagu, t. xvi et xvii de l'édition qu'il a donnée des *Works*, 1834 ; H. Dixon, *Per-*

auteur du *Novum organum* et du *De dignitate et augmentis scientiarum*¹ est généralement considéré comme le restaurateur des sciences, quoiqu'il ne fût pas lui-même un savant². « Aucun livre, a dit Macaulay, en parlant du *Novum organum*, ne produisit jamais une telle révolution dans la manière de penser, ne renversa plus de préjugés, n'introduisit plus d'opinions nouvelles³. » En déclarant la guerre à l'a priori et à l'autorité dans les matières scientifiques, en revendiquant les droits de l'expérience, en montrant toute l'importance de l'induction, Bacon donna à la physique et à toutes les sciences naturelles une impulsion puissante et féconde, mais non toujours salutaire. Sans doute, il n'est pas responsable des abus qu'on a faits de sa méthode;

sonal History of Lord Bacon, 1861, et *Story of Lord Bacon's Life*, 1862; R. W. Church, *Bacon* (dans la collection des *English Men of Letters*, edited by John Morley), in-12, Londres, 1884. — Sur les idées religieuses de Bacon, voir J.-A. Émery, *Le Christianisme de François Bacon*, 2 in-12, Paris, 1799; sur ses idées philosophiques, J. de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, 2 in-8°, Paris, 1836; Kuno Fischer, *Franz Bacon und seine Nachfolger*, 1856; 2^e édit., 1875; Ch. de Rémusat, *Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie*, in-8°, Paris, 1857; Craig, *Bacon, his writings and his philosophy*, 3 in-8°, 1846-1847; 2^e édit., 1860; Liebig, *Ueber Francis Bacon von Verulam*, in-8°, Munich, 1863; J. Nichol, *Francis Bacon, his Life and Philosophy*, 2 in-8°, Londres, 1889.

¹ Le *Novum organum* fut publié en 1620, le *De dignitate et augmentis scientiarum* en 1623.

² Voir, Figure 24, le portrait de François Bacon. Frontispice qui a été découpé dans une traduction française de Bacon, publiée par le sieur Rocolet, d'après le privilège daté du 3 janvier 1626. Collection de portraits de la Bibliothèque du Séminaire de Saint-Sulpice

³ Macaulay, *Critical and miscellaneous Essays, Lord Bacon*, édit de Philadelphie, 3 in-12, 1841, t. II, p. 400.



24. — Le chancelier Bacon.

il sut distinguer le domaine de la foi et le domaine de la raison, celui de la philosophie spéculative et celui de la science expérimentale. Il ne fut pas cependant à l'abri de tout reproche et il ne sut point éviter complètement l'écueil du matérialisme; sans l'admettre, il le favorisa, parce qu'il exclut de sa philosophie de la nature les causes finales. Ce n'est donc pas sans quelque fondement que Voltaire a dit du *Novum organum*, dans ses *Lettres sur les Anglais*¹ : « C'est l'échafaud sur lequel on a bâti la nouvelle philosophie; et quand cet édifice a été élevé au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun usage. »

Les opinions du chancelier d'Angleterre furent combattues par Édouard Herbert, baron de Cherbury (1582-1648)². Tour à tour soldat, diplomate, historien, philosophe et théologien à sa manière, lord Herbert réunit en sa personne, selon l'expression de l'éditeur de sa vie, Horace Walpole, « quelque chose de don Quichotte et de Platon³. » A l'empirisme de Bacon, Herbert opposa l'existence des idées innées et des principes fondamentaux, inhérents à notre nature, qui constituent à ses yeux la morale et la religion elle-même. Donnant la

¹ Lettre XII, *Œuvres*, édit. Didot, 1853, t. v, p. 17.

² Dorner, *Histoire de la théologie protestante*, trad. Paumier, p. 411. Cf. Ch. de Rémusat, *Lord Herbert de Cherbury*, in-12, Paris, 1874, p. 288.

³ En lui, dit H. Walpole, « the history of don Quixote was the life of Plato. » H. Walpole publia, en 1764, *The Life of Herbert by himself*, in-4°, Strawberry, 1764 (B. N., Réserve, Nx 368). L'autobiographe y montre une grande vanité. Voir *Encyclopædia Britannica*, 9^e édit., t. XI, 1880, p. 722-723.

main au socinianisme, le baron de Cherbury rejeta la plupart des dogmes chrétiens que rejetait cette secte; mais il considéra de plus la révélation comme inutile, il traça le programme de ce qu'on appelle aujourd'hui la religion naturelle, et il voulut faire entrer dans la vaste enceinte de son église les hommes de tous les siècles et de tous les pays. Telle est la doctrine qu'il développa dans son livre *De la vérité*¹. Il publia cet ouvrage en 1626, pendant qu'il était ambassadeur d'Angleterre à Paris. Ce ne fut pas sans hésitation qu'il le mit au jour. Il communiqua le manuscrit à deux théologiens, dont l'un était Grotius : ils l'approuvèrent. Néanmoins ce grand ennemi de la révélation ne fit imprimer son œuvre que sur une sorte de révélation dont il se crut favorisé et qu'il a racontée lui-même. Dans la rue de Tournon, où il demeurait alors, prosterné à deux genoux, il adressa une prière à Dieu, pour lui demander un signe céleste, qui lui indiquât s'il devait publier le *De veritate*. Aussitôt « un bruit fort, mais doux, vint des cieux; rien sur la terre n'en pouvait produire un pareil². »

¹ *De veritate prout distinguitur a revelatione, a verisimili, a possibili et a falso*, Paris, 1624, 1636; Londres, 1645, 1656. (Aussi en français, sous le titre : *De la vérité en tant qu'elle est distincte de la révélation*, 3^e édit., Paris, 1639.)

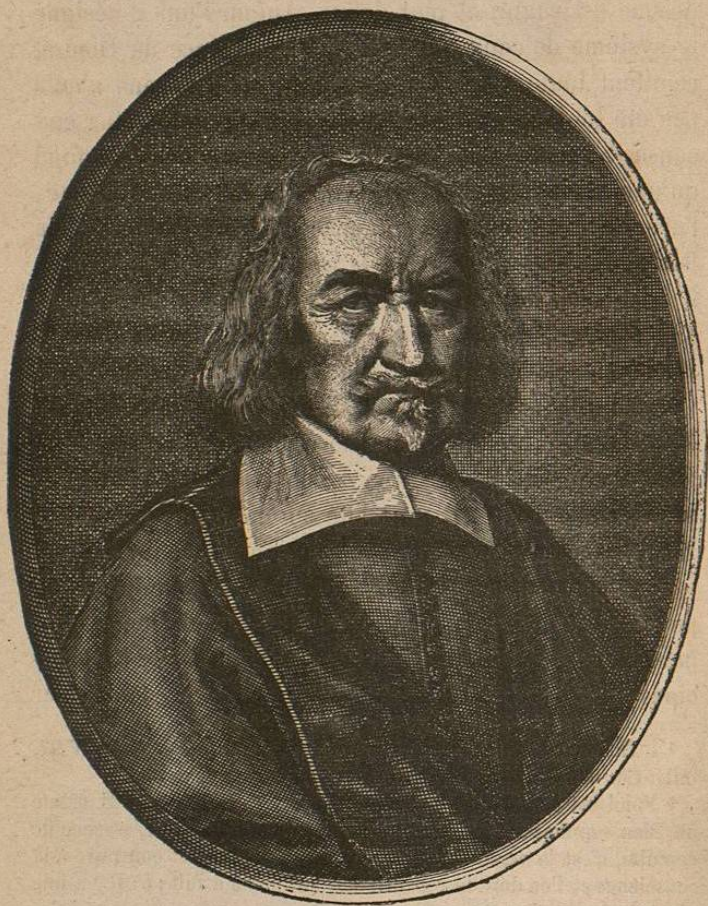
² *The Life of Edward, lord Herbert of Cherbury, written by himself*, p. 169-171; *Mémoires d'Édouard lord Herbert de Cherbury*, traduits pour la première fois en français par le comte de Baillon, in-4^o, Paris, 1863, p. 176-179; cf. Ch. de Rémusat, *Lord Herbert de Cherbury, sa vie et ses œuvres*, p. 93-94. — De retour en Angleterre, Herbert publia un autre ouvrage déiste, *De religione gentilitium*, Londres, 1645, et *De causa errorum*, Londres, 1645, avec le *De religione laici, ibid.*, etc. (B. N., D² 1543).

Par cette publication, de Cherbury devint le fondateur du déisme dans la Grande-Bretagne. Ce nom de déisme est vague et mal défini. Aujourd'hui il désigne le système de ceux qui croient à l'existence de Dieu et rejettent toute révélation positive, mais le sens n'en a pas été toujours bien limité et il a été, tantôt plus circonscrit, tantôt plus étendu. Le déisme n'est au fond qu'une forme de pur rationalisme. Le socinianisme, l'arminianisme conservent encore la révélation et la Bible. Le déisme répudie la révélation. Par là même, il est amené fatalement à rejeter la Sainte Écriture et à se séparer du protestantisme comme du catholicisme. Herbert de Cherbury fit donc faire un pas important à l'incrédulité, en voulant établir la religion en dehors du livre inspiré, ce qu'aucun hérétique n'avait tenté de faire avant lui. Il substitua la philosophie à la foi, et son premier écrit est un traité sur la nature de la vérité plus encore que sur la religion, d'où le nom de « Lord de la métaphysique » qui lui fut donné dans sa patrie¹. Il n'en veut pas moins avoir une religion, seulement il la réduit à cinq « notions communes » ou principes rationnels², qu'on peut admettre et démontrer

¹ « This metaphysick Lord. » John Howell, *Raigne of Henri VIII*, init.; Ch. de Rémusat, *Lord Herbert de Cherbury*, p. 306.

² Voici les cinq « notions communes » de Herbert : 1^o Il existe un Dieu suprême; 2^o Il doit être l'objet d'un culte; 3^o L'essence de ce culte, c'est la vertu et la piété; 4^o Faire le mal est contraire à la conscience et l'on doit se repentir du mal qu'on a fait; 5^o Il y a une vie future avec des récompenses pour les bons et des peines pour les méchants. — Cherbury appelle le repentir « le sacrement de la nature. » *De veritate*, édit. de Londres, 1645 (B. N., D² 1543), p. 47 et suiv.

sans le secours de la révélation et qui doivent servir à juger la révélation elle-même. Il ne condamne pas l'É-



25. — Thomas Hobbes.

criture, il s'en passe. Il professe pour elle, à la vérité, une grande estime, mais, en dernière analyse, elle lui

est inutile, sinon embarrassante. Les Gentils connaissaient Dieu; sous des noms divers, ils l'adoraient comme nous, et comme nous ils acceptaient les cinq articles de la vraie religion¹. C'est là le résumé de sa *Religion des Gentils*, qui est une sorte d'histoire naturelle de la religion. L'Écriture ne peut donc être qu'une chose secondaire. Le baron de Cherbury conservait aussi le miracle, mais c'était, de sa part, une inconséquence; le surnaturel n'avait pas de place logique dans son système.

Lord Herbert fut secondé dans son œuvre destructrice par le philosophe Thomas Hobbes (1588-1679)². Cet écrivain ne fut point un déiste; il fut pis encore, un matérialiste et un sceptique; les erreurs qu'il propagea contribuèrent notablement aux progrès de l'incrédulité en Angleterre. Herbert conservait la religion naturelle; dans son *Léviathan*³, Hobbes la supprimait de fait, car il enseignait qu'elle dépend du bon plaisir du prince, qui peut, selon son gré ou son caprice, régler le culte et même fixer les articles de foi⁴; c'est aussi à lui

¹ Voir Ch. de Rémusat, *Lord Herbert de Cherbury*, p. 190, 206, 211.

² Voir, Figure 25, le portrait de Thomas Hobbes, reproduction du frontispice de *Thomæ Hobbes Malmesburiensis Opera philosophica quæ latine scripsit omnia*. Amstelodami, apud Johannem Blæv. MDCLVIII, 2 in-4°, t. I. Nous ne donnons pas l'encadrement rectangulaire. On lit autour : EN QVAM MODICE HABITAT PHILOSOPHIA. A l'angle inférieur, à droite : W. Faithorne sculp. Et au-dessous du portrait : THOMAS HOBBS MALMESBURIENSIS. *Act. suæ*. 76.

³ *Leviathan or the Matter, Forme and Power of a Commonwealth ecclesiasticall and civil*, by Thomas Hobbes of Malmesbry. In-4°, Londres, 1651 (B. N., *E 55).

⁴ Le frontispice du *Léviathan* nous montre un emblème de l'État, réunissant tous les pouvoirs, la crosse et l'épée, dominant toute la

qu'il appartient de décider de la canonicité des Écritures. S'il commande de renier le Christ, eh bien ! il faut renier le Christ, parce qu'il n'y a pas d'autre morale que celle de l'égoïsme ou de l'intérêt, et que le prince est seul responsable de ce qu'il commande. Hobbes admettait les livres du Nouveau Testament comme probablement authentiques, mais, d'après lui, ils n'eurent point d'autorité positive dans l'Église avant le concile de Laodicée. Toute religion n'est, en somme, qu'une illusion, car l'homme ne devient religieux ni par le développement régulier de sa raison, ni par la science, laquelle ne connaît pas de Dieu ; il n'est religieux que par tradition ou théologie, c'est-à-dire que par fiction ou par déception¹. L'Ancien et le Nouveau Testament, en vertu de tels principes, ne méritent plus évidemment aucune créance.

Hobbes, quand on voulut condamner son *Léviathan*, fut saisi de peur et ne négligea rien pour se disculper, en disant que ce qu'il avait écrit n'était pas tant son opinion qu'un ensemble d'hypothèses². Ses écrits n'en attestent pas moins quels ravages les révolutions religieuses de Henri VIII et de ses imitateurs avaient pro-

terre et portant sur lui tous les hommes. Pour une exposition développée des théories du philosophe anglais sur l'État, voir V. Mayer, *Thomas Hobbes, Darstellung und Kritik seiner philosophischen, staatsrechtlichen und kirchenpolitischen Lehren*, in-8°, Fribourg-en-Brisgau, 1884, p. 41-90.

¹ Voir Ph. Damiron, dans Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1875, p. 724.

² B. Martin, *Biographia philosophica*, in-8°, Londres, 1764, p. 243 (B. N., 8° G 1153).

duits dans les consciences. Ce philosophe était l'auteur favori des courtisans de Charles II. Sous ce règne, l'irréligion devint à la mode. « On avait soin, dit lord Clarendon, de tourner en ridicule devant [Sa Majesté] tous les discours et le nom même de la religion comme une invention des théologiens pour dominer les gens d'esprit¹. » Ainsi l'incrédulité triomphait et l'on ne devait point tarder à jeter le masque de respect qu'on avait encore conservé pour le Christianisme.

Charles Blount², qui se suicida en 1693, par suite d'une passion malheureuse, lorsqu'il n'avait pas encore quarante ans, mélangea les idées du baron de Cherbury avec celles de Hobbes, et il attaqua la religion avec une licence de langage jusqu'alors inconnue dans la Grande-Bretagne. « Les hommes, en général, prétend-il, sont autant de perroquets religieux ; ils ont appris à dire qu'ils croient à l'Écriture, mais ils ne savent ni pourquoi ni comment³. D'ailleurs, le commun peuple ne tient pour la plupart au Christianisme que par les œufs de Pâques⁴. » Il fut le premier qui

¹ Clarendon, *Mémoires*, trad. Guizot, 4 in-8°, Paris, 1823-1824, t. II, p. 418, dans la *Collection de mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*.

² Gildon a placé une vie de Charles Blount en tête des *Miscellaneous Works* de ce dernier, publiés in-12, à Londres, en 1693-1695. Sur ce personnage, voir Macaulay, *History of England*, Londres, 1855, t. IV, p. 352-362 ; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 114-127 ; Leland, *A view of the deistical Writers*, lett. IV, t. I, p. 37-43.

³ *Vie d'Apollonius de Tyane*, Berlin, 1774, t. I, p. 102.

⁴ *Ibid.*, p. 127. Le texte anglais, au lieu d'œufs, porte « minced-pies » et « plum-pottage », une sorte de pâtisserie et un plum-pudding.

révoqua en doute les miracles de l'Écriture, en s'efforçant de les ridiculiser. Dans ce but, il traduisit la *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate¹, et y joignit des commentaires, dont le ton impertinent fait penser au patriarche de Ferney. Il écrit, par exemple :

Je suis si éloigné de comparer Apollonius à notre bienheureux Sauveur et d'ajouter foi à de nouveaux miracles, que je prie Dieu tous les jours de me donner assez de foi pour croire aux anciens... Le plus sûr est de croire ce que l'Église croit ; et, si j'étais mahométan, je croirais volontiers

ding. Voici un autre échantillon de son style, *ibid.*, p. 10-11 : « L'ordre rusé des prêtres qui, comme des cochons engraisés dans une étable, etc.... On vint donc à sacrifier d'abord des bêtes, ensuite les hommes, les femmes, les enfants ; on aurait sacrifié les Dieux mêmes, si l'on avait pu les attraper. Et le tout pour fournir du rôti aux prêtres. »

¹ (Cf. notre t. 1, p. 198). *The two books of Philostratus, of the Life of Apollonius Tyanæus, from the Greek*, in-f°, Londres, 1680. Blount les traduisit du latin, ne sachant pas assez le grec. Macaulay, *History of England*, t. iv, p. 353. L'ouvrage fut supprimé dès son apparition comme injurieux pour le Christianisme, et presque tous les exemplaires furent détruits. Une traduction française en fut publiée à Berlin, *Vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate, avec les commentaires donnés en anglais par Charles Blount sur les deux premiers livres de cet ouvrage, le tout traduit en François*, 4 in-12, Berlin, 1774 (B. N., J). D'après Barbier et Brunet, la traduction est l'œuvre de Castilhon. En tête est placée une dédicace dérisoire au pape Clément XIV. Il y est dit que les notes publiées par Charles Blount sont de Herbert de Cherbury. En 1679, Blount avait déjà publié *Anima Mundi, or an historical narration of the opinions of the ancients concerning Man's soul after this Life, according to unenlightened Nature*, in-8°, Londres. En 1680, il publia *Great is Diana of the Ephesians*, in-8°, Londres. Ces deux ouvrages sont également dirigés contre la révélation. Blount s'inspire aussi de Montaigne, qu'il cite souvent.

qu'ils étaient huit cents [dormants], outre le chien, [dans la caverne des Sept Dormants], en cas que le mufti me l'enseignât ; mais tel que je suis, j'attacherai toujours ma foi à la manche de mylord de Canterbury... Philostrate raconte ces miracles [d'Apollonius] avec tant d'indifférence et de modestie, qu'il travaille autant qu'il peut à empêcher ses lecteurs d'y croire... Après avoir parlé d'une jeune fille ressuscitée par Apollonius, il rapporte plusieurs raisons naturelles pour faire voir que la chose a pu se faire sans miracle¹.

Ce langage est transparent et personne ne peut se méprendre sur le sens d'allusions si claires. Dans ses *Éclaircissements*, il dit au sujet de la naissance d'Apollonius :

Quand des poètes ou des historiens frivoles nous parlent de la naissance merveilleuse de quelque grand personnage, je m'imagine que toutes ces merveilles sont autant de fables... Je ne révoque pas en doute que Hiéroclès, dans son parallèle, compare avec impiété le miracle des cygnes et de l'éclair qu'on vit à la naissance d'Apollonius avec la mélodie des anges et la nouvelle étoile qui apparut à la naissance du Christ. Ces deux événements sont également extraordinaires, mais ils ne sont pas également vrais. Croire les histoires qui ne sont pas approuvées par l'autorité publique de notre Église, c'est superstition, mais croire les histoires qui ont ce sceau, c'est religion².

¹ *Vie d'Apollonius de Tyane*, trad. de Berlin, Préface de Ch. Blount, t. 1, p. xxv, xxxii-xxxiii, xxiv.

² *Vie d'Apollonius de Tyane*, Éclaircissements des ch. v et vi du livre 1, t. 1, p. 64-66.

On n'est donc plus surpris de l'entendre dire ensuite : « Je ne me fierai pas aux miracles¹. » Plus loin, Blount essaie de donner des arguments et trouve que les miracles des Évangiles ne sont pas bien prouvés :

Il faut considérer l'autorité des témoins : ce ne doivent être ni des femmes, ni des enfants, ni des fous, c'est-à-dire des gens grossiers, ignorants et de la lie du peuple, ces sortes de personnes étant fort crédules. Elles regardent comme autant de miracles toutes les choses qui passent leur intelligence ; elles prennent les hommes d'esprit pour des sorciers ; s'imaginent que Dieu ne montre son pouvoir que quand il retire les lois de la nature, et fondent leur religion sur une naissance monstrueuse ou sur quelque chose de semblable².

Blount s'enveloppe encore de quelques voiles³ pour attaquer les miracles du Nouveau Testament, mais dans ses lettres publiées après sa mort par Gildon sous le titre d'*Oracles de la raison*⁴, il attaque sans réticences ceux de l'Ancien. Avec lui commence donc formellement la guerre directe contre le surnaturel.

¹ *Vie d'Apollonius de Tyane*, Écl. du ch. VII du livre I, t. I, p. 104.

² *Vie d'Apollonius de Tyane*, Écl. des ch. VIII et IX du livre I, t. I, p. 151-152.

³ Ch. Blount dit, *Vie d'Apollonius de Tyane*, Éclairc., I, I, ch. VII, t. I, p. 107 : « L'homme le plus sage est quelquefois obligé d'écrire contre sa propre pensée pour avoir la permission de publier son livre. » Voir des exemples de ses attaques indirectes, *ibid.*, t. I, p. 72, 82, 97, etc.

⁴ *The oracles of Reason*. « Oracles of Folly would have been the proper title, » dit S. A. Alliborne, *A critical Dictionary of english Literature*, Philadelphie, 1872, t. I, p. 209.

Dans sa *Lettre à Gildon* pour la défense du D^r Burnet, il cite avec complaisance ces extraits du D^r Brown :

Je confesse qu'il y a dans l'Écriture des histoires qui dépassent les fables des poètes et qui ont tout l'air, pour un lecteur captieux, de ressembler à Gargantua ou à Bevis. Cherchez dans toutes les légendes des temps passés et dans toutes les imaginations fabuleuses des temps présents, vous aurez de la peine à en trouver une qui mérite de l'emporter sur le petit Samson¹.

Charles Blount tourne lui-même en ridicule les premiers chapitres de la Genèse. Dans le dialogue qu'il imagine entre Ève et le serpent, il nous montre ce reptile « accostant civilement cette dame, » pendant qu'elle est assise à l'ombre de l'arbre fatal² ; il plaisante sur l'hexaméron, la longévité de Mathusalem, « le jus ou la vertu » de l'arbre de la science du bien et du mal³, etc. « Le péché originel, je dois le confesser ingénument, fut toujours pour moi, dit-il, une pilule difficile à avaler ; ma raison l'arrête dans ma gorge et ma foi n'est pas assez forte pour la faire descendre⁴. » Le déluge ne submergea que le pays qu'habitaient les Juifs⁵. Moïse fit

¹ Blount, *The Oracles of Reason*, dans ses *Miscellaneous Works*, p. 3. Les *Miscellaneous Works* contiennent, outre *The Oracles of Reason*, *Anima mundi*, *Great is Diana of the Ephesians*, etc.

² Blount, *The Oracles of Reason*, p. 25. A la p. 21, il dit que l'Éden est une fable.

³ Blount, *The Oracles of Reason*, p. 52 et suiv. ; 5 ; 43.

⁴ Blount, *The Oracles of Reason*, p. 12.

⁵ Blount, *The Oracles of Reason*, p. 10-11.

passer la mer Rouge à son peuple au moment du reflux, sur le rivage resté à sec¹. On a mal compris la Bible :

Comme on l'a observé très justement, au sujet des miracles divins, de grandes erreurs ont été souvent commises dans la lecture de l'Écriture, en prenant dans un sens général ce qui devait être entendu dans un sens particulier. C'est ainsi qu'Adam, qui, pour Moïse, n'est que le premier père des Juifs, a été regardé hyperboliquement par d'autres comme le père de tous les hommes. Il en est de même des ténèbres à la mort de notre Sauveur. Les uns disent qu'elles couvrirent toute la face de la terre; d'autres, avec des interprètes habiles, traduisent simplement : *sur toute la terre des Juifs*, c'est-à-dire la Palestine, parce que c'est ce pays qu'entendent toujours les Hébreux quand ils disent la terre, etc.².

Moïse n'est pas, du reste, l'auteur du Pentateuque³. Enfin, en résumé, nous devons interpréter l'Écriture selon les lumières de la raison⁴. Ce principe, qui est énoncé par Gildon, son éditeur, dans la préface des *Oracles de la raison*, Charles Blount le développe dans sa *Grande Diane des Éphésiens*, opuscule dirigé contre la révélation, les Écritures et le clergé. « Les plus sages des païens, dit-il, suivaient cette règle de conduite : *Parler comme le vulgaire, penser comme les sages, et si le monde veut être trompé, tant pis pour lui, qu'il le*

¹ Blount, *The Oracles of Reason*, p. 133.

² Blount, *The Oracles of Reason*, p. 8.

³ Blount, *The Oracles of Reason*, p. 16-17.

⁴ Blount, *The Oracles of Reason*, Préface (p. ix).



26. — Jean Locke.

*soit*¹. Notre Sauveur lui-même ne jugeait point à propos d'exposer ses sacrés mystères à la multitude ignorante, et il n'expliqua sa parabole du semeur que lorsqu'il fut seul avec les douze. » Il conclut de là qu'il ne faut croire personne sur parole : « Dans toutes les narrations miraculeuses, dit-il, ma raison désire être satisfaite sur la réalité des faits, autrement que par le rapport de l'auteur². »

Les croyants s'émurent de tant d'audace et s'alarmèrent des périls que courait la foi. De grands et nobles esprits prirent sa défense : Newton, Cudworth, Boyle, Bentley³. Le philosophe Jean Locke (1632-1704)⁴ voulut aussi prendre place au milieu des soldats qui s'armaient pour la religion, mais il fut plus nuisible qu'utile à la cause qu'il voulait soutenir. Pendant qu'il s'élevait contre les déistes, il leur faisait les concessions les plus dangereuses. Le célèbre auteur de *l'Essai sur l'entendement humain* est sensualiste; il n'en croit pas moins à la nécessité de la révélation et au miracle; il pose donc

¹ « Loquendum cum vulgo, sentiendum cum sapientibus, et si mundus vult decipi, decipiatur. »

² *Miscellaneous Works*, p. 22-24.

³ La *Vie d'Apollonius de Tyane* fut, en particulier, réfutée par Charles Leslie († 1722), chancelier de l'église cathédrale de Connor, dans sa *Méthode courte et aisée contre les déistes*, Londres, 1697. Cet ouvrage a été traduit en français par l'oratorien Houbigant, avec la plupart des autres écrits de l'auteur contre les déistes, in-8°, Paris, 1770. Migne a reproduit tout ce qui a été traduit par Houbigant dans le t. IV de ses *Démonstrations évangéliques*, 1843, col. 851-1020.

⁴ Voir, Figure 26, le portrait de Locke. Frontispice du *Christianisme raisonnable, traduit de l'Anglois de M. Locke*, par M. Coste. Amsterdam, chez Zacharie Chatelain, MDCCXL, t. I.

une exception à ses règles théoriques et il conserve le surnaturel et les prodiges des Évangiles, quoiqu'ils soient contraires au cours régulier de la nature et proviennent par conséquent de Dieu même¹; il n'hésite pas à défendre ces idées contre les déistes. Par malheur, la religion qu'il professe dans son *Christianisme raisonnable*² ne diffère guère de la religion naturelle. Il y réduit le Christianisme à cette proposition: « Jésus est le Messie. » Qu'est-ce à dire? Ce Messie est-il Dieu? Car c'est, après tout, la question essentielle. Locke ne s'expliqua pas clairement sur ce sujet. On pouvait entendre ces paroles dans le sens socinien que Jésus-Christ était seulement le fils adoptif de Dieu. Son langage était à tel point équivoque que, de cet écrit dirigé contre le déisme, le déiste Toland tira des arguments en faveur de sa cause, dans son *Christianisme sans mystères*. L'apologie du père du

¹ Le baron d'Holbach a montré dans les termes suivants que la foi est incompatible avec le sensualisme, à moins d'une inconséquence: « Comment, dit-il, le profond Locke... et tous ceux qui, comme lui, [font provenir toutes les idées des sens], n'en ont-ils point tiré les conséquences immédiates et nécessaires?... [comment] n'ont-ils pas vu que leur principe sapoit les fondements de cette théologie, qui n'occupe jamais les hommes que d'objets inaccessibles aux sens, et dont, par conséquent, il leur étoit impossible de se faire des idées? » *Système de la nature*, 2 in-8°, Londres, 1771, t. I, ch. X, p. 179.

² *Reasonableness of Christianity*, in-8°, Londres, 1695. Coste l'a traduit en français sous ce titre: *Que la religion chrétienne est très raisonnable, telle qu'elle nous est représentée dans l'Écriture Sainte*, 2 in-12, 1715. (L'édition de 1740 a pour titre: *Le Christianisme raisonnable*.) Cette traduction renferme la *Défense* de Locke en faveur de son *Christianisme raisonnable*. Le tout a été réimprimé par Migne, dans ses *Démonstrations évangéliques*, t. IV, 1843, col. 241-508.

sensualisme tourna donc contre la religion qu'il prétendait défendre.

L'incrédulité devenait, pendant ce temps, de plus en plus audacieuse. Guillaume III, en 1689, par un acte solennel, avait assuré la tolérance légale aux sectes dites des trois dénominations, c'est-à-dire aux presbytériens, aux baptistes et aux indépendants, parmi lesquels on comprenait les quakers. On en excluait cependant encore, avec les catholiques, tous les anti-trinitaires, ariens, sociniens. Mais les déistes n'en exprimaient pas moins tout leur venin; seulement, au lieu d'aller droit à leur but, ils prenaient des détours; ils faisaient une guerre d'embuscades au lieu de livrer des batailles rangées; ils s'enveloppaient de circonlocutions et de périphrases, ils multipliaient les sous-entendus, ils étaient pleins de réticences significatives; ils n'en faisaient pas moins comprendre toute leur pensée, et la demi-obscurité, cet air de mystère dont ils entouraient leurs sophismes les rendaient encore plus dangereux. Nous allons en voir un exemple dans John Toland.